Click to prove you're human

Poésie blanche saison

C'est la saison des poètes, l'automne est une source d'inspiration inépuisable pour la poésie. Plongez avec nous dans les feuilles de l'automne pour apprendre quelques petits poèmes sur ce thème. © 123RF Commençons notre plongée dans l'automne avec un petit poème de Luce Fillol qui conte la vie des feuilles d'automne qui virevoltent au gré du vent, et des enfants qui les ramassent sur le chemin de l'école. Le second poème parle de la vie d'un petit écureuil qui s'amuse dans les arbres et qui court après les feuilles qui volent dans la forêt. Le 3e poème sur l'automne parle du brouillard de novembre, celui qui entoure les maisons et qui étouffe les sons de la nature. Le dernier poème raconte une histoire mélancolique d'un homme qui se promène un jour d'automne dans le brouillard. Poèmes d'automne © Hugo l'escargot Télécharger des poèmes de l'automne Depuis toujours, la nature est une source d'inspiration inépuisable pour les poètes, en perpétuelle transformation. À chaque changement de saison, avec ses différentes teintes, sensations et ambiances, les écrivains ressentent une envie ardente de saisir l'instant éphémère dans les liens de la poésie. En outre, cette connexion intime avec les saisons nourrit leur créativité et les pousse à exprimer la beauté changeante du monde qui les entoure. Les saisons, de l'embrasement automnal à la douce torpeur estivale, créent un cadre poétique où les mots se mêlent aux éléments pour créer des symphonies éphémères, notamment dans les poèmes sur les saisons. Notre but dans cet article est de vous accompagner à travers une sélection de poèmes sur les quatre saisons, vous permettant ainsi de vous plonger dans la beauté évolutive et la diversité impressionnante de chaque période de l'année. En explorant ces créations, notre objectif est de saisir non seulement l'essence de chaque saison, mais également la magie intemporelle qui découle de la fusion entre la nature et la poésie. Poèmes sur l'Automne De même, à travers cette sélection de poèmes d'automne, nous vous invitons à explorer la splendeur impressionnante de cette saison, lorsque les feuilles se teintent de couleurs chaudes et que l'air est empreint de tristesse. Laissez-vous emporter donc par les vers des poètes dans un monde où la nature se couvre de sa plus belle étoffe avant de s'endormir pour l'hiver. Feuille rousse, feuille folle Tourne, tourne, tourne et vole ! Tu voltiges au vent léger Comme un oiseau apeuré. Feuille rousse, feuille folle ! Sur le chemin de l'école, J'ai rempli tout mon panier Des jolies feuilles du sentier. Feuille rousse, feuille folle ! Dans le vent qui vole, vole, J'ai cueilli pour mon cahier La feuille rousse qui dansait. - Luce Fillol On voit tout le temps, en automne, Quelque chose qui vous étonne, C'est une branche, tout à coup, Qui s'effeuille dans votre cou. C'est un petit arbre tout rouge, Un, d'une autre couleur encor, Et puis, partout, ces feuilles d'or Qui tombent sans que rien ne bouge. Nous aimons bien cette saison, Mais la nuit si tôt va descendre ! Retournons vite à la maison Rôtir nos marrons dans la cendre. - Lucie Delarue, Mardrus Quand automne en saison revient, La forêt met sa robe rousse Et les glands tombent sur la mousse Où dansent en rond les lapins. Les souris font de grands festins Pendant que les champignons poussent. Ah ! que la vie est douce, douce Quand automne en saison revient. - Samivel Un écureuil, sur la bruyère, Se lave avec de la lumière. Une feuille morte descend, Doucement portée par le vent. Et le vent balance la feuille Juste au-dessus de l'écureuil ; Le vent attend, pour la poser Légèrement sur la bruyère, Que l'écureuil soit remonté Sur le chêne de la clairière Où il aime à se balancer Comme une feuille de lumière. - Maurice Carême Découvrez plus de poèmes sur l'automne Poèmes sur l'Hiver Avec douceur, l'hiver, période de tranquillité et de magie, s'installe, enveloppant le monde d'un manteau de neige scintillant. En effet, c'est une période où le froid glacial réveille nos émotions épuisées et où les paysages acquièrent une aura enchantée. Découvrez ainsi l'univers captivant de l'hiver à travers cette sélection de poèmes, où la neige brille sous la lumière argentée et où les écrivains célèbrent la beauté fugace de cette saison froide. La neige nous met en rêve Sur de vastes plaines Sans traces ni couleur. Veille mon cœur, La neige nous met en selle Sur des coursiers d'écume. Sonne l'enfance couronnée La neige nous sacre en haute mer, Plein songe, toutes voiles dehors. La neige nous met en magie, Blancheur étale, plumes gonflées Où perce l'œil rouge de cet oiseau. Mon cœur ; Trait de feu sous des plumes de gel, File le sang qui s'émerveille. - Anne Hébert Mon hiver est parfumé De cendres, de feux de cheminées. D'encens et de lavande, Pour tous mes enrhumés… Mon hiver est beau De blanc et de glace De givre sur les arbres, De palais transparents. Mon hiver je l'entends Grincer dans les branches, Craquer sous mes pas Souffler dans les ruelles… Je colle mon nez à la vitre Mon hiver est buée A nouveau il m'invite, A me recroqueviller. - Veronik Leray - Hé ! bonjour monsieur l'Hiver ! Ça faisait longtemps… Bienvenue sur notre terre, Magicien tout blanc. - Les montagnes t'espéraient ; Les sapins pleuraient ; Les marmottes s'indignaient ; Reviendra-t-il jamais ? - Mes patins s'ennuyaient ; Mes petits skis aussi ; On était tous inquiets ; Reviendra-t-il jamais ? - Hé ! bonjour monsieur l'Hiver ! Ça faisait longtemps … Bienvenue sur notre terre, Magicien tout blanc. - Patrick Bousquet Le mois de janvier est arrivé, Annonçant ainsi la nouvelle année ! Depuis quelques jours déjà, La neige tient compagnie au froid. La ville revêt son manteau blanc, On ne distingue plus rien à présent. L'hiver est maintenant bien installé. Vive les bons feux de cheminée ! - Karine Persillet Plongez davantage dans la poésie hivernale avec notre sélection supplémentaire de vers envoûtants. Poèmes sur le Printemps Grâce à cette sélection de poèmes sur le printemps, partez pour un voyage magique au cœur de la renaissance de la nature. Le printemps, avec sa lueur de renouveau, éveille les sens et réveille les âmes endormies par l'hiver. Laissez-vous emporter par la couleur des fleurs, le chant des oiseaux et la douce caresse du soleil, célébrant ainsi l'apparition de la vie après une période d'hiver calme. Les petits poings Des bourgeons bruns Dans la lumière Ouvrent leurs doigts Verts, verts, verts, verts ... Au bout des branches Les marronniers fleuris Allument leurs bougies Roses et blanches. Les fleurs candides Des cerisiers Les aubépines Dans les prés Font une ronde folle et blanche Blanche, blanche, blanche, blanche - Raymond Richard Cloches naïves du muguet, Carillonnez ! Car voici Mai ! Sous une averse de lumière, Les arbres chantent au verger, Et les graines du potager Sortent en riant de la terre. Carillonnez ! Car voici Mai ! Cloches naïves du muguet ! Les yeux brillants, l'âme légère, Les fillettes s'en vont au bois Rejoindre les fées qui, déjà, Dansent en rond sur la bruyère. Carillonnez ! Car voici Mai ! Cloches naïves du muguet ! - Maurice Carême Au printemps, on est un peu fou, Toutes les fenêtres sont claires, Les prés sont pleins de primevères, On voit des nouveautés partout. Oh! regarde, une branche verte! Ses feuilles sortent de l'étui! Une tulipe s'est ouverte... Ce soir, il ne fera pas nuit, Les oiseaux chantent à tue-tête, Et tous les enfants sont contents On dirait que c'est une fête... Ah! que c'est joli le printemps! - Lucie Delarue-Mardrus Voici donc les longs jours, lumière, amour, délire ! Voici le printemps ! mars, avril au doux sourire, Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis ! Les peupliers, au bord des fleuves endormis, Se courbent mollement comme de grandes palmes ; L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes ; Il semble que tout rit, et que les arbres verts Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers. Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre ; Le soir est plein d'amour ; la nuit, on croit entendre, A travers l'ombre immense et sous le ciel béni, Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini. - Victor Hugo, Toute la lyre Explorez davantage de poésie célébrant le printemps Poèmes sur l'Été Avec cette collection de poèmes sur l'été, vous pourrez vous immerger dans l'agitation ensoleillée et la chaleur éclatante de cette période estivale. Les poètes saisissent l'essence vibrante de l'été à travers des vers remplis de bonheur, d'émerveillement et de nostalgie, sous le ciel azur et les journées infinies. Ainsi, plongez dans l'enchantement des vacances estivales et la vitalité de la nature en pleine expansion. De toutes les belles choses Qui vous manquent en hiver, Qu'aimez-vous mieux ? - Moi, les roses; - Moi, l'aspect d'un beau pré vert; - Moi, la moisson blondissante, Chevelure des sillons; - Moi, le rossignol qui chante; - Et moi, les beaux papillons. Le papillon, fleur sans tige Qui voltige, Que l'on cueille en un réseau; Dans la nature infinie, Harmonie Entre la plante et l'oiseau. - Gérard de Nerval La mer s'est retirée, Qui la ramènera ? La mer est démontée, Qui la remontera ? La mer est déchaînée, Qui la rattachera ? Un enfant qui joue sur la plage, Avec un collier de coquillages. - Jacques CHARPENTREAU C'est une fête en vérité, Fête où vient le chardon, ce rustre Dans le grand palais de l'été Les astres allument le lustre. On fait les foins. Bientôt les blés. Le faucheur dort sous la cépée ; Et tous les souffles sont mêlés D'une senteur d'herbe coupée. - Victor Hugo Tout luit, tout bleuit, tout bruit, Le jour est brûlant comme un fruit Que le soleil fendille et cuit. Chaque petite feuille est chaude Et miroite dans l'air où rôde Comme un parfum de reine-claude. Du soleil comme de l'eau pleut Sur tout le pays jaune et bleu Qui grésille et oscille un peu. Un infini plaisir de vivre S'élance de la forêt ivre, Des blés roses comme du cuivre. - Anna de Noailles Explorez une plus grande diversité de poèmes sur l'été Les enfants sont naturellement très curieux. Ils commencent par observer les choses, puis posent des questions à leur sujet. C'est également le cas pour les saisons. Votre enfant commencera à apprendre les saisons en remarquant simplement les changements dans l'environnement et les habitudes. Par habitudes, nous entendons les habitudes saisonnières. Votre enfant peut remarquer que pendant quelques mois de l'année, tout le monde porte des vêtements chauds en laine, tandis que durant d'autres mois, tout le monde apprécie de s'asseoir dans une pièce climatisée avec une glace. Votre enfant commencera peut-être à vous poser des questions sur ces différences. N'oubliez pas d'encourager toujours votre petit à poser des questions sur son environnement. Enseignez-lui les saisons chaque fois qu'il en demande. Les images et les vidéos, ainsi que les exemples de la vie réelle, seront vos meilleurs outils pédagogiques. Votre enfant sera curieux et voudra en savoir plus. Cependant, rappelez-vous toujours de rendre l'apprentissage amusant et excitant pour votre petit. Cela l'encouragera à apprendre plus efficacement ! Il est très important d'enseigner les saisons à votre enfant car il s'agit de l'un des concepts les plus fondamentaux concernant l'environnement et leur entourage. Vous pouvez utiliser un tableau des saisons pour les enfants d'âge préscolaire afin de leur apprendre les quatre saisons avec des images. Pour conclure, les saisons ont toujours occupé une place primordiale dans la poésie, captant l'intérêt des écrivains au fil des siècles. Grâce à leur aptitude à susciter une multitude d'émotions et d'images, ils sont inépuisables en tant qu'inspiration. En observant les poèmes sur les 4 saisons, nous sommes conviés à plonger dans la diversité de chaque élément de l'année, à savourer sa beauté singulière et à ressentir la magie qui se trouve dans les évolutions constantes de la nature. Par conséquent, chaque écoute de la poésie devient une commémoration de la variété des saisons et un hommage à la poésie intemporelle qui les capture avec une grande beauté. Lire également : +11 Poèmes pour une prof géniale Si vous souhaitez lire ou relire les poèmes français les plus célèbres et les plus beaux sur le thème des saisons, vous êtes au bon endroit. Printemps, été, automne, hiver, à chaque saison ses poèmes.Bien que l'art soit subjectif, j'ai tenté de sélectionner des poèmes incontournables en me basant sur mes préférences personnelles et leur présence dans plusieurs anthologies de la poésie française que j'ai pu lire.Premier sourire du printemps de Théophile Gautier, Le Papillon de Lamartine (printemps), Le temps des cerises de Jean-Baptiste Clément (été), L'automne de Lamartine, Chanson d'automne de Paul Verlaine et Le temps a laissé son manteau de Charles d'Orléans (hiver) sont parmi les plus beaux poèmes sur les saisons.Voici le meilleur de la poésie sur les saisons.Suivez mes aventures poétiques sur Instagram, YouTube et Tiktok, ou recevez mes poèmes en avant-première par courrier en vous abonnant à Poésie Postale.Je veux, pour composer chastement mes églogues,Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,Et, voisin des clochers, écouter en rêvantLeurs hymnes solennels emportés par le vent.Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.Il est doux, à travers les brumes, de voir naîtreL'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,Les fleuves de charbon monter au firmamentEt la lune verser son pâle enchantement.Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,Je fermerai partout portières et voletsPour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.Alors je rêverai des horizons bleuâtres,Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;Car je serai plongé dans cette voluptéD'évoquer le Printemps avec ma volonté,De tirer un soleil de mon cœur, et de faireDe mes pensers brûlants une tiède atmosphère.Ô fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,Endormeuses saisons ! je vous aime et vous loueD'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveauD'un linceul vaporeux et d'un vague tombeau.Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,Où par les longues nuits la girouette s'enroue,Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveauOuvrira largement ses ailes de corbeau.Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,Ô blafardes saisons, reines de nos climats,Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,- Si ce n'est, par un soir sans lune, deux à deux,D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.Ô saisons ô châteaux,Quelle âme est sans défauts ?Ô saisons, ô châteaux,J'ai fait la magique étudeDu Bonheur, que nul n'élude.Ô vive lui, chaque foisQue chante son coq gaulois.Mais ! je n'aurai plus d'envie,Il s'est chargé de ma vie.Ce Charme ! il prit âme et corps.Et dispersa tous efforts.Que comprendre à ma parole ?Il fait qu'elle fuie et vole !Ô saisons, ô châteaux !Et, si le malheur m'entraîne,Sa disgrâce m'est certaine.Il faut que son dédain, las !Me livre au plus prompt trépas !- Ô Saisons, ô Châteaux !Janvier nous prive de feuillage ;Février fait glisser nos pas ;Mars a des cheveux de nuage,Avril, des cheveux de lilas ;Mai permet les robes champêtres ;Juin ressuscite les rosiers ;Juillet met l'échelle aux fenêtres,Août, l'échelle aux cerisiers.Septembre, qui divague un peu,Pour danser sur du raisin bleuS'amuse à retarder l'aurore ;Octobre a peur ; Novembre a froid ;Décembre éteint les fleurs ; et, moi,L'année entière je t'adore !Le printemps maladif a chassé tristementL'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,Et, dans mon être à qui le sang morne présideL'impuissance s'étire en un long bâillement.Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâneQu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeauEt triste, j'erre après un rêve vague et beau,Par les champs où la sève immense se pavanePuis je tombe énervé de parfums d'arbres, las,Et creusant de ma face une fosse à mon rêve,Mordant la terre chaude où poussent les lilas,J'attends, en m'abîmant que mon ennui s'élève...- Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveilDe tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.Déjà plus d'une feuille sècheParsème les gazons jaunis ;Soir et matin, la brise est fraîche,Hélas ! les beaux jours sont finis !On voit s'ouvrir les fleurs que gardeLe jardin, pour dernier trésor :Le dahlia met sa cocardeEt le souci sa toque d'or.La pluie au bassin fait des bulles ;Les hirondelles sur le toitTiennent des conciliabules :Voici l'hiver, voici le froid !Elles s'assemblent par centaines,Se concertant pour le départ.L'une dit : « Oh ! que dans AthènesIl fait bon sur le vieux rempart !« Tous les ans j'y vais et je nicheAux métopes du Parthénon.Mon nid bouche dans la corniche Le trou d'un boulet de canon. »L'autre : « J'ai ma petite chambreA Smyrne, au plafond d'un café.Les Hadjis comptent leurs grains d'ambreSur le seuil d'un rayon chauffé.« J'entre et je sors, accoutumée Aux blondes vapeurs des chibouckS,Et parmi les flots de fumée,Je rase turbans et tarbouchs. »Celle-ci : « J'habite un triglypheAu fronton d'un temple, à Balbeck,Je m'y suspends avec ma griffeSur mes petits au large bec. »Celle-là : « Voici mon adresse :Rhodes, palais des chevaliers ;Chaque hiver, ma tente s'y dresseAu chapiteau des noirs piliers. »La cinquième : « Je ferai halte,Car l'âge m'alourdit un peu,Aux blanches terrasses de Malte,Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »La sixième : « Qu'on est à l'aiseAu Caire, en haut des minarets !J'empâte un ornement de glaise,Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »« A la seconde cataracte,Fait la dernière, j'ai mon nid ;J'en ai noté la place exacte,Dans le pschent d'un roi de granit. »Toutes : « Demain combien de lieuesAuront filé sous notre essaim,Plaines brunes, pics blancs, mers bleuesBrodant d'écume leur bassin ! »Avec cris et battements d'ailes,Sur la moulure aux bords étroits,Ainsi jasent les hirondelles,Voyant venir la rouille aux bois.Je comprends tout ce qu'elles disent,Car le poète est un oiseau ;Mais, captif ses élans se brisentContre un invisible réseau !Des ailes ! des ailes ! des ailes !Comme dans le chant de Ruckert,Pour voler, là-bas avec ellesAu soleil d'or, au printemps vert !Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,L'Espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur,Ne veut plus t'enfourcher ! Couche-toi sans pudeur,Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.Résigne-toi, mon cœur ; dors ton sommeil de brute.Esprit vaincu, fourbu ! Pour toi, vieux maraudeur,L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute ;Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte !Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur !Le Printemps adorable a perdu son odeur !Et le Temps m'engloutit minute par minute,Comme la neige immense un corps pris de roideur ;Je contemple d'en haut le globe en sa rondeurEt je n'y cherche plus l'abri d'une cahute.Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute ?Vous trouverez plus de poèmes sur le printemps en visitant notre page dédiée à cette saison.Émaux et camées (1857) est le recueil le plus célèbre de Théophile Gautier. Il contient 37 poèmes dont le plus beau est probablement Premier Sourire du Printemps qui se compose de huit quatrains octosyllabiques. Les poèmes de ce recueil Parnassien privilégient la forme, l'art et la beauté au fond.Tandis qu'à leurs œuvres perverses Les hommes courent haletants,Mars qui rit, malgré les averses,Prépare en secret le printemps.Pour les petites pâquerettes,Sournoisement lorsque tout dort,Il repasse des collerettesEt cisèle des boutons d'or.Dans le verger et dans la vigne,Il s'en va, furtif perruquier,Avec une houppe de cygne,Poudrer à frimas l'amandier.La nature au lit se repose ;Lui descend au jardin désert,Et lace les boutons de roseDans leur corset de velours vert.Tout en composant des solfèges,Qu'aux merles il siffle à mi-voix,Il sème aux prés les perce-neigesEt les violettes aux bois.Sur le cresson de la fontaineOù le cerf boit, l'oreille au guet,De sa main cachée il égrèneLes grelots d'argent du muguet.Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,Il met la fraise au teint vermeil,Et te tresse un chapeau de feuillesPour te garantir du soleil.Puis, lorsque sa besogne est faite,Et que son règne va finir,Au seuil d'avril tournant la tête,Il dit : « Printemps, tu peux venir ! »Le Papillon est un poème célèbre d'Alphonse de Lamartine paru dans son recueil Nouvelles Méditations poétiques (1823). Ces 10 alexandrins (rimes ABABCCDEED), dans le style romantique de Lamartine, évoquent la beauté et la pureté de la vie éphémère du papillon, sorte d'animal magique, dans la nature.Naître avec le printemps, mourir avec les roses,Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur,Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur,Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles,Voilà du papillon le destin enchanté!Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,Retourne enfin au ciel chercher la volupté!Ô jours de mon printemps, jours couronnés de rose,A votre fuite en vain un long regret s'oppose.Beaux jours, quoique, souvent obscurcis de mes pleurs,Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées ;Hélas ! bientôt le flux des rapides années Vous aura loin de moi fait voler sans retour.Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour ;Champêtre possesseur, dans mon humble chaumièreOffrir à mes amis une ombre hospitalière ;Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traitsLes muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,Enrichir à son tour quelques têtes serviles.De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.Une pauvreté libre est un trésor si doux !Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,Sa cellule de cire, industrieux asileOù l'on coule une vie innocente et facile ;De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ;De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,Devant son propre cœur on n'a point à rougir.Si le sort ennemi m'assiège et me désole,On pleure : mais bientôt la tristesse s'envole ;Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,Versent de tous les maux l'indifférent oubli.Les délices des arts ont nourri mon enfance.Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceauxFait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,Des vers fils de l'amour et de la solitude ;Tantôt de mon pinceau les timides essaisAvec d'autres couleurs cherchent d'autres succès Ma toile avec Sappho s'attendrit et soupire ;Elle rit et s'égaye aux danses du satyre ;Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,Et pense voir et voit ses antiques aïeux Qui dans l'air, appelés à ses hymnes sauvages,Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,Des plus sombres ennuis riants consolateurs,Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses,Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris Par un indigne usage ont tant de fois flétris,Je n'ai point partagé leur honte trop commune ;Sur le front des époux de l'aveugle FortuneJe n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux :J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,Vous marchander au loin des récompenses viles,Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,Faire trouver charmant mon luth adulateur.Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,Ces vieilles amitiés de l'enfance première,Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,Jadis au châtiment nous présentions la main ;Et mon frère, et Le Brun, les Muses elles-mêmes De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime :Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,A des vers non sans peine obtenus de ma voix,Prête une oreille amie et cependant sévère.Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère Me revoir, chaque fois que mes avides yeux Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,Amant des nouveautés compagnes de voyage ;Courant partout, partout cherchant à mon passage Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer !Vous trouverez plus de poèmes sur l'été en visitant notre page dédiée à cette saison.Quand nous chanterons le temps des cerises,Et gai rossignol et merle moqueur Seront tous en fête ;Les belles auront la folie en tête Et les amoureux du soleil au cœur...Quand nous chanterons le temps des cerises,Sifflera bien mieux le merle moqueur.Mais il est bien court, le temps des cerises,Où l'on s'en va deux cueillir en rêvant Des pendants d'oreilles !Cerises d'amour, aux robes pareilles,Tombant sous la feuille en gouttes de sang ...Mais il est bien court le temps des cerises,Pendants de corail qu'on cueille en rêvant !Quand vous en serez au temps des cerises,Si vous avez peur des chagrins d'amour,Évitez les belles.Moi qui ne crains pas les peines cruelles,Je ne vivrai point sans souffrir un jour.Quand vous en serez au temps des cerises,Vous aurez aussi des chagrins d'amour,J'aimerai toujours le temps des cerises ;C'est de ce temps là que je garde au cœur Une plaie ouverte ;Et dame Fortune, en m'étant offerte,Ne pourra jamais fermer ma douleur.J'aimerai toujours le temps des cerises Et le souvenir que je garde au cœur.Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,Je laisserai le vent baigner ma tête nue.Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :Mais l'amour infini me montera dans l'âme,Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,Par la Nature, – heureux comme avec une femme.Despotique, pesant, incolore, l'Été,Comme un roi fainéant présidant un supplice,S'étire par l'ardeur blanche du ciel compliceEt bâille. L'homme dort loin du travail quitté.L'alouette au matin, lasse, n'a pas chanté,Pas un nuage, pas un souffle, rien qui plisseOu ride cet azur implacablement lisseOù le silence bout dans l'immobilité.L'âpre engourdissement a gagné les cigales Et sur leur lit étroit de pierres inégales Les ruisseaux à moitié taris ne sautent plus.Une rotation incessante de moires Lumineuses étend ses flux et ses reflux...Des guêpes, çà et là, volent, jaunes et noires.Les fourriers d'Eté sont venus Pour appareiller son logis,Et ont fait tendre ses tapis,De fleurs et verdure tissus.En étendant tapis velus,De vert herbe par le pays,Les fourriers d'Eté sont venus Pour appareiller son logis.Cœurs d'ennui piéça morfondus,Dieu merci, sont sains et jolis ;Allez-vous-en, prenez pays,Hiver, vous ne demeurez plus ;Les fourriers d'Eté sont venus.Midi, Roi des étés, épandu sur la plaine,Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;La Terre est assoupie en sa robe de feu.L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;Pacifiques enfants de la Terre sacrée,Ils épuisent sans peur la coupe du Soleil.Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,Une ondulation majestueuse et lente S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,Et suivent de leurs yeux languissants et superbes Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,Tu passais vers midi dans les champs radieux,Fuis ! la Nature est vide et le Soleil consume :Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.Mais si, désabusé des larmes et du rire,Altéré de l'oubli de ce monde agité,Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,Goûter une suprême et morne volupté,Viens ! Le Soleil te parle en paroles sublimes ;Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;Et retourne à pas lents vers les cités infimes,Le cœur trempé sept fois dans le Néant divin.Vous trouverez plus de poèmes sur l'automne en visitant notre page dédiée à cette saison.L'automne est un poème célèbre d'Alphonse de Lamartine paru dans le recueil Méditations poétiques (1820). Dans ces huit quatrains en alexandrins aux rimes croisées, il évoque son chagrin, son mal de vivre et sa mélancolie suite au décès de son amante, Julie Charles, emportée par la tuberculose.Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !Feuillages jaunissants sur les gazons épars !Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature Convient à la douleur et plaît à mes regards !Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,À ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,Je me retourne encore, et d'un regard d'envie Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui !Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie Ce calice mêlé de nectar et de fiel !Au fond de cette coupe où je buvais la vie,Peut-être restait-il une goutte de miel ?Peut-être l'avenir me gardait-il encore Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ?Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ? …La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre ;À la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,S'exhale comme un son triste et mélodieux.Chanson d'automne est probablement le poème de Paul Verlaine le plus beau et le plus célèbre. Il est paru dans son 1er recueil poétique, Poèmes saturniens (1866). Il se compose de trois sizains tétrasyllabiques mélancoliques sur le thème de la fuite du temps et de l'abandon à un destin tragique.Les sanglots longs Des violons De l'automne Blessent mon cœur D'une langueur Monotone.Tout suffocant Et blême, quand Sonne l'heure,Je me souviens Des jours anciens Et je pleure Et je m'en vais Au vent mauvais Qui m'emporte Deçà, delà,Pareil à la Feuille morte.Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne Faisait voler la grive à travers l'air atone,Et le soleil dardait un rayon monotone Sur le bois jaunissant où la bise détone.Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.Soudain, tournant vers moi son regard émouvant" Quel fut ton plus beau jour ? " fit sa voix d'or vivant,Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.Un sourire discret lui donna la réplique,Et je baisai sa main blanche, dévotement.- Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !Et qu'il bruit avec un murmure charmant Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées !Automne malade et adoré Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies Quand il aura neigé Dans les vergers Pauvre automne Meurs en blancheur et en richesse De neige et de fruits mûrs Au fond du ciel Des éperviers planent Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines Qui n'ont jamais aimé Aux lisières lointaines Les cerfs ont braméEt que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs Les fruits tombant sans qu'on les cueille Le vent et la forêt qui pleurent Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille Les feuilles Qu'on fouleUn trainQui rouleLa vieS'écouleJ'ai cueilli ce brin de bruyèreL'automne est morte souvions-t'enNous ne nous verrons plus sur terreOdeur du temps brin de bruyèreEt souviens-toi que je t'attendsDans le brouillard s'en vont un paysan cagneux Et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne Qui cache dans ses hameaux pauvres et vergogneux Et s'en allant là-bas le paysan chantonne Une chanson d'amour et d'infidélité Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,Un automne jonché de taches de rousseur Et vers le ciel errant de ton œil angélique Monte, comme dans un jardin mélancolique,Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !— Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.IBientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres Le bois retentissant sur le pavé des cours.Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,Et, comme le soleil dans son enfer polaire,Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.Mon esprit est pareil à la tour qui succombe Sous les coups du bélier infatigable et lourd.Il me semble, bercé par ce choc monotone,Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.Pour qui ? - C'était hier l'été ; voici l'automne !Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.IIJ'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,Même pour un ingrat, même pour un méchant ;Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide !Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !Voilà les feuilles sans sève Qui tombent sur le gazon,Voilà le vent qui s'élève Et gémit dans le vallon,Voilà l'errante hirondelle.Qui rase du bout de l'aile :L'eau dormante des marais,Voilà l'enfant des chaumières Qui glane sur les bruyères Le bois tombé des forêts.L'onde n'a plus le murmure,Dont elle enchantait les bois ;Sous des rameaux sans verdure.Les oiseaux n'ont plus de voix ;Le soir est près de l